

24 images

24 iMAGES

Le frère André *Fatal attraction* *Tandem*

Pierre Lisi et Michel Beauchamp

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

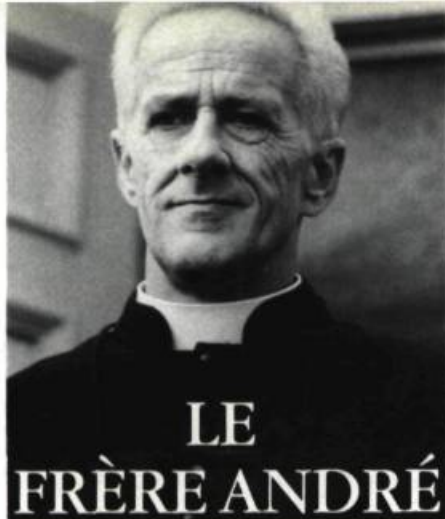
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lisi, P. & Beauchamp, M. (1987). Compte rendu de [*Le frère André / Fatal attraction / Tandem*]. *24 images*, (36), 65–65.



Marc Legault

LE FRÈRE ANDRÉ

Pierre Lisi

Quand les premières images d'archives défilent à l'écran, on se dit que Jean-Claude Labrecque, pour raconter la vie du célèbre portier du Collège Notre-Dame, n'aura pu résister à la tentation d'utiliser le style documentaire qui fit sa marque. Ce ne sera là que fausse illusion. L'initiative d'imaginer une rencontre entre le Frère André et sa nièce (servant de prétexte à une narration subjective des événements) démontre bien cette volonté de créer un cadre fictif qui se démarque par son accessibilité et son originalité. Un dépouillement complet dans les décors, une superbe photographie et un judicieux casting (malgré le côté parfois caricatural des personnages incarnés) accentuent cette volonté et favorisent l'intériorisation des personnages. Le spectateur ne se laisse ainsi pas distraire par une panoplie d'artifices visuels et concentre son attention sur ce qui est dit et vécu. C'est le côté le plus efficace du film. Le plus présent aussi. Celui qui rappelle que c'est sur cette unique recette que s'est bâti tout le charme et la force de *Thérèse* d'Alain Cavalier. Mais voulant probablement éviter cette comparaison et risquer de ne pas répéter l'exploit, désirant s'assurer que le spectateur moyen ne se sente désemparé, Labrecque décide d'entrecouper ces doux moments d'intériorisation par des flash-backs reconstituant visuellement les principaux événements de la vie du thaumaturge (les guérisons, le pèlerinage). La subtilité est rompue, le charme se perd. La banalité se confond à l'originalité. Dommage, car on se laissait facilement abreuver par les paroles de cet homme fragile et discret qui déplaça des foules grâce à la sincérité de sa foi et à ses nombreuses guérisons. La seule véritable erreur de Labrecque aura finalement été d'hésiter dans le choix de son traitement et de ne pas avoir su aller à la limite de son audace pourtant bien amorcée. *Le frère André* n'est donc pas un grand film. Mais il est à l'image de celui dont il s'est inspiré : simple et sans prétention. □

LE FRÈRE ANDRÉ

Québec 1987. Ré: Jean-Claude Labrecque. Scé: Guy Dufresne. Ph: Michel Caron. Mon: André Coriveau. Mus: Joel-Vincent Bienvenue. Int: Marc Legault, Sylvie Ferlatte, Jean Coutu, André Cailloux, Jacques Zouvi, Roland Lepage, Gilles Renaud, Guy Thauvette, Michel Trouillet-Collet, Guy Provost, René Caron, Roger Garceau, Raymond Cloutier, Jean Lajeunesse. 88 minutes, couleur. Dist: J.A. Lapointe.

FATAL ATTRACTION

Michel Beauchamp

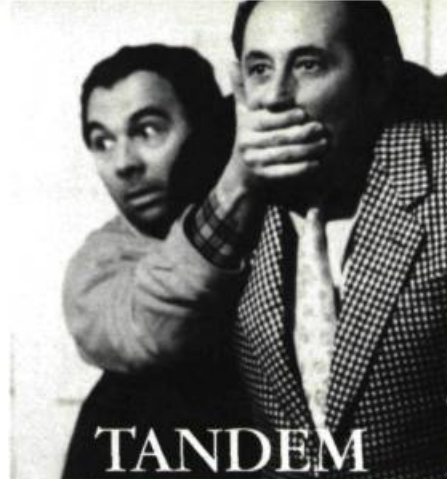
La terreur qu'inspire *Fatal Attraction* ne provient ni de sa progression dramatique cahotante et prévisible ni de sa finale grand-guignolesque, mais de la frénésie réactionnaire qui habite le cinéaste, Adrian Lyne, l'homme des déjà redoutables *Flash-dance* et *9 1/2 Weeks*.

Fatal Attraction est un film furieusement idéologique qui ose dire son nom, un film de propagande non déguisée qui utilise les ressorts de la fiction non pour se voiler mais pour magnifier, glorifier son propos exécrable: la course régressive vers le passé et le lynchage des éléments perturbants de la société américaine. C'est peu dire qu'il s'agit d'une apologie des valeurs les plus traditionnelles. C'est une défense armée du territoire familial, lieu forclos, véritable métaphore du rapport de la nation au monde. Dans l'îlot représenté, l'épouse se consacre exclusivement à son foyer et devant la menace de l'intruse, de la maîtresse vorace responsable de la dislocation temporaire de la famille, il y aura ressoudement du couple qui procèdera à la mise à mort de celle-ci en l'assassinant à deux reprises (elle ressuscite pour être tuée de nouveau, par l'épouse cette fois). On reste abasourdi. Car l'intruse n'est pas une criminelle mais une femme de carrière, libre et séduisante, qui s'est inexplicablement entichée d'un homme marié jusqu'à vouloir se substituer à sa femme. Par tous les moyens.

Plus détestable encore est le rejet de tout fondement psychologique qui aurait ravalé le film au rang d'un inoffensif navet misogynique. Surgissant directement de l'enfer (elle habite un quartier sulfureux qui baigne dans une vapeur infecte), l'intruse est un spectre diabolique, une «alien», une prédatrice sans foi ni loi. Donc, une femme intelligente qui doute. Mauvais cinéaste de surcroît, Lyne est incapable de mener son récit sans le truffier de clichés de mise en scène et de plans lourdement démonstratifs. Le film est ainsi gonflé à bloc de symboles grossiers qui s'accumulent et se répondent, construisant peu à peu une rhétorique très élaborée où rien n'est laissé au hasard des fantasmes sordides d'une Amérique revancharde, maladivement puritaine et hystérique. □

FATAL ATTRACTION

États-Unis 1987. Ré: Adrian Lyne. Scé: James Dearden. Mus: Maurice Jarre. Int: Michael Douglas, Glenn Close, Anne Archer. 119 minutes, couleur. Dist: Paramount.



Gérard Jugnot et Jean Rochefort

TANDEM

Pierre Lisi

Dès le générique et la chanson de Richard Cocciante qui l'accompagne, on sent que l'émotion sera la carte maîtresse de Patrice Leconte. Le sourire forcé de Rochefort, qui s'estompe rapidement sur son visage ravagé par la tristesse, annonce le mythe du clown triste et le concrétisera d'emblée. L'histoire est celle de Morte, animateur adulé de «La langue au chat», une émission radiophonique qu'il se verra retirer à son insu. Son partenaire, Rivetot, qui l'accompagne dans tous ses déplacements (l'émission change continuellement de village), fera tout pour lui cacher la triste nouvelle parce que trop fasciné par l'homme. Leur association est prétexte à un vibrant «road movie», représenté non seulement par le parcours physique et kilométrique des deux protagonistes, mais aussi et surtout par celui d'un être en pleine déchéance qui ne vit que pour son public. Le retrait de son émission signifie la fin de son existence.

Même si le dialogue n'est parfois pas à la hauteur et qu'il faille se replier sur ces superbes scènes d'errance silencieuse, même si le gros grain de l'image semble parfois relever davantage d'une maladresse que d'un véritable souci esthétique, même si la complicité des deux personnages n'est pas assez accentuée, (mais peut-être est-ce volontaire, le tandem du titre nous indiquant que chacun est seul tout en étant accroché à l'autre par une mécanique fragile), comment ne pas être troublé par ces gros plans douloureux d'un Jean Rochefort déchirant, d'un Gérard Jugnot nouvelle formule qui s'efface habilement derrière son compagnon, et par ces symboles étranges, mais implicitement annonciateurs du rapprochement moral de ces deux êtres (le chien rouge invisible, les gens qui déjeunent sur les accotements, la réversibilité du nombre 83138 et surtout, le vélo dangereux qui risque d'être projeté des viaducs sillonnant le trajet). Espérons maintenant que *Tandem* ne constitue pas une exception dans la filmographie de Leconte, mais bien une oeuvre qui fera oublier ses tendances à la grosse farce éculée ou à l'action superficielle. □

TANDEM

France 1987. Ré: Patrice Leconte. Scé: Patrick Dewolf, Patrice Leconte. Ph: Denis Lenoir. Mus: François Bernheim. Int: Gérard Jugnot, Jean Rochefort, Julie Jézequel, Sylvie Granotier. 91 minutes, couleur. Dist: K. Largo Films.